

— « Aucune, en effet, aucune... Tu m'as paru étrange tout à l'heure, alors... »

— « Alors?... » insista Madeleine.

— « Il n'y a plus d'alors, » répliqua Mme de Méris. « Mais, je t'en supplie, Madeleine, ne continue pas à me dire non. Je te le jure », et sa voix se fit profonde, « ce serait un mauvais service à me rendre... »

— « Je parlerai à M. Brissonnet », répondit Madeleine, après un bien court instant d'une suprême lutte, durant lequel elle n'avait pu empêcher que ses paupières ne battissent nerveusement, que sa bouche ne tremblât. Épouvantée devant cette flamme de lucidité soudain allumée dans les prunelles d'Agathe, et devant la menace de ses dernières paroles, elle avait cru que cette immédiate soumission rassurerait une défiance qui portait sa misère au comble. Elle ne se doutait pas qu'elle venait au contraire d'accroître encore, chez celle dont elle était la secrète et involontaire rivale, la sensation d'un mystère. Du moins une interrogation qui, en ce moment, lui eût été trop pénible, lui fut épargnée par un très simple hasard, la venue précisément de cette Mme Éthorel, dont la malveillante remarque, la veille, avait servi de prétexte à la prière d'Agathe. Celle-ci n'eut que le temps de dire à sa sœur, durant les deux minutes qui séparèrent l'entrée du domestique demandant si

madame voulait recevoir, et l'entrée de la visiteuse.

— « Tu lui parleras, mais quand? »

— « Demain », répondit Madeleine, « je vais lui écrire qu'il vienne à deux heures... »

— « Merci », dit Agathe, et comme le bruit du pas de Mme Éthorel montant l'escalier se faisait entendre : « Je vous laisserai seules. La Vieille Beauté vient te raconter que je me compromets, tu verras... Va; il est nécessaire d'en finir... »

VI

CONTAGIONS DE JALOUSIE

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé et la « Vieille Beauté », comme la jeune veuve avait appelé la nouvelle venue avec l'insolence de ses trente ans, était en effet occupée à rapporter perfidement à la sœur cadette les propos de leur monde sur la cour que l'officier faisait par trop ouvertement à la sœur aînée. L'indiscreète ne devinait pas quel retentissement chacune de ses paroles avait dans cette sensibilité si blessée. Mais qui devine les souffrances des autres, alors même que ces autres nous tiennent de tout près au cœur? Crucifiée par les propos de Mme Éthorel, si considérés dans leur malveillance, Madeleine ne se

doutait pas, elle non plus, qu'au même moment Agathe recevait des coups pareils, et de quelle main ! Elle en eût frémi d'épouvante jusque dans ses moelles. Mme de Méris avait fait comme elle avait dit. Elle avait quitté la place presque aussitôt la visiteuse entrée, non sans avoir échangé avec elle toutes les chatteringes de deux femmes de la même société qui se sont vues la veille, qui se reverront demain et qui se câinent l'une l'autre en se déchirant. D'ordinaire Agathe n'attachait pas à ces petites simagrées de salon plus d'importance qu'elles ne méritent. Mais quand on vient de traverser certains soupçons, on supporte plus difficilement la fausseté de ces protestations pourtant très banales et au fond inoffensives, derrière lesquelles s'abritent les perfidies de société. L'évidence que, sous les caressants papotages de deux amies qui se sourient tendrement, se cachent de jolies petites haines toutes prêtes à griffer et à mordre — cette évidence dont on sourit comme d'une chose plutôt divertissante, aux heures d'indulgente observation, — apparaît soudain comme une chose affreuse, si un petit indice vous a dénoncé à l'inproviste une trahison dans un être aimé. L'idée d'un universel mensonge autour de votre aveuglement vous fait frémir. C'était cette impression qu'éprouvait Agathe, sans se rendre encore bien compte du motif, en descendant l'escalier de l'hôtel de sa sœur.

— « Comme on est trompée tout de même !... » se disait-elle. « Qui croirait à voir cette femme m'embrasser, comme elle fait, chaque fois que nous nous rencontrons, qu'aussitôt la porte fermée elle me diffame?... Dieu sait les insinuations auxquelles elle se livre en cet instant !... Tant mieux d'ailleurs ! Elle me rend service. Madeleine constatera que je n'ai pas exagéré. — Comme il est nécessaire qu'elle parle à Louis, et vite !... » Elle appelait Brissonnet de son prénom, quand elle évoquait son image, pour elle seule. « Il est extraordinaire qu'elle n'ait pas compris cela toute seule et depuis longtemps... Mais non. Elle a été bouleversée de ma demande. Pourquoi?... Tout son sang n'a fait qu'un tour. J'ai cru qu'elle allait se trouver mal. Pourquoi?... Est-ce que?... » La réponse à cette question se formula soudain dans l'esprit de la sœur, si longtemps envieuse, avec une netteté qui la fit se contracter tout entière. Elle ferma les yeux presque convulsivement en se disant « Non, non, » à voix haute. Puis, tout bas : « Non. Ce n'est pas possible. Madeleine aime son mari, et elle m'aime. Elle ne le trahirait pas, et moi, elle n'aurait jamais pensé à me présenter cet homme, avec l'intention déclarée de me le faire épouser, si elle avait pour lui un intérêt trop vif. Ce sont des chimères, de vilaines, de hideuses chimères. La vie est déjà si triste, on a si peu de vrais amis ! S'il fallait encore ne pas

croire à une sœur pour qui, l'on a toujours été parfaitement bonne, ce serait trop dur... Non. Ce n'est pas... Non. Non. »

Elle s'était surprise à prononcer de nouveau cette formule de dénégation à voix haute, tout en s'installant dans l'automobile électrique qui lui servait à Paris pour ses courses, et qu'elle avait laissée à la porte des Liébaut. Elle avait donné au mécanicien l'adresse d'une de ses amies dont c'était le jour. Au lieu de descendre, quand la voiture s'arrêta, elle jeta une nouvelle adresse à l'homme, celle d'un magasin situé à une autre extrémité de Paris, où elle n'avait aucune espèce de besoin de se rendre. La perspective de se mêler à une causerie d'indifférents lui avait paru insupportable. Son coupé allait, glissant d'un mouvement rapide et sans secousse, dans le crépuscule commençant de cette fin d'après-midi de novembre. Un brouillard s'était levé, presque jaunâtre, que les lanternes des voitures trouaient de leurs feux, fantastiquement, et en dépit du « non » prononcé tout à l'heure avec tant d'énergie, Agathe de Méris se posait de nouveau la question qui avait surgi devant sa pensée, cet : « Est-ce que?... » énigmatique, qui enveloppait de trop douloureuses hypothèses. Elle osait maintenant les regarder en face et aller jusqu'au bout de leur logique : — « Est-ce que Madeleine aimerait

Louis Brissonnet?... Quand elle m'a écrit de Ratz, pour me parler de leur rencontre, je me rappelle, j'ai été étonnée de son enthousiasme. J'ai expliqué cela par cette facilité à l'engouement qu'elle a toujours eue. J'ai voulu y voir une preuve de plus que ce projet d'un second mariage pour moi lui tenait vraiment au cœur. J'en ai souri et je lui en ai été reconnaissante. Si je m'étais trompée pourtant?... Non. Encore non. Elle ne me l'aurait pas présenté... Puis-je supposer qu'elle l'ait fait uniquement pour s'assurer des facilités de le revoir?... Et pourquoi non? Elle a toujours été si personnelle, si peu habituée à se contraindre! Tout lui a toujours tant réussi!... Ce serait un infâme procédé... Allons donc! Une femme qui aime hésite-t-elle sur les procédés? Madeleine aura spéculé sur cette froideur qu'elle m'a si souvent reprochée. Ma froideur! Parce que je n'étale pas mes sentiments comme elle! Ça aura été son excuse à ses propres yeux. Elle se sera dit : ma sœur n'aimera jamais cet homme, je ne lui ferai donc aucun tort, et moi, elle me servira de paravent... Je crois que je deviens folle. Ce serait admettre qu'elle trahit son mari... Et ce n'est pas! Ce n'est pas! »

Comme on voit, ce petit monologue sous-entendait de singulières sévérités de jugement envers la tendre et pure Madeleine, et de bien imméritées, de bien gratuites aussi. Le principe de cette

injustice était dans la secrète et constante malveillance, nourrie si longtemps par l'aînée des deux sœurs contre la cadette. Souffrir, comme Agathe avait fait, pendant des jours et des jours, du bonheur d'une autre, c'est nécessairement se former des idées inexactes sur le caractère de cette autre. Elle avait trop souvent critiqué les manières d'être de Madeleine, et avec trop d'acrimonie, pour n'avoir pas perdu le sens exact de cette exquise nature. Rien de plus fréquent, insistons-y, que ces erreurs d'optique entre personnes qui se voient sans cesse et ne connaissent d'elles que des images fausses. Ces méconnaissances sont à l'origine de presque toutes les tragédies de famille, autant que les discussions d'intérêt. Que de fois nous nous étonnons de constater que les qualités les plus évidentes d'un fils sont ignorées par ses parents, qu'un frère ne discerne pas chez un frère une valeur qui éclate aux yeux du premier venu! Depuis des années, Mme de Méris avait été, dans maintes circonstances, dominée à l'égard de sa sœur par cette illusion à rebours, mais jamais comme à cet instant. L'automobile continuait d'aller, l'arrêtant ici, l'arrêtant là, devant une boutique, devant une autre. En proie à cette fièvre où l'on ne peut supporter ni la solitude, ni la compagnie, Agathe multipliait les courses inutiles, — en vain. Elle n'échappait pas à la ja-

lousie qui la mordait au cœur aussitôt qu'elle se remettait en tête-à-tête avec ses pensées.

— « Ce n'est pas?... » reprenait-elle. « Et pourquoi cela ne serait-il pas?... N'apprend-on point tous les jours, par un scandale absolument inattendu, des secrets que l'on n'aurait pas même imaginés comme possibles dans certaines existences? Tromper, c'est jouer la comédie, c'est feindre un personnage que l'on n'est pas... Et puis, Liébaut est un excellent, un brave garçon, mais qu'il est commun! Qu'il est lourd! Si un homme réalise le type du mari trahi, c'est bien lui... » La rancune de la veuve pour le mariage heureux de sa sœur ne la rendait pas d'habitude très indulgente pour son beau-frère le médecin. Elle la retrouvait, cette rancune, au service de ses iniques soupçons : « Mais, pour que Madeleine le trahît, il faudrait qu'elle eût Brissonnet pour complice... Pour complice? Alors, les attitudes de Louis avec moi, ses regards, ses silences, où j'ai cru deviner tant d'émotions cachées, seraient autant de mensonges! Non, je ne veux pas croire de lui cette infamie. Je ne le veux pas... Au contraire, s'il a deviné que Madeleine l'aime, tandis que lui ne l'aime pas, cette idée ne suffit-elle pas à expliquer qu'il n'ose pas se déclarer?... Oui. La voilà, la vérité... C'est la raison pour laquelle Madeleine a tant changé depuis ces dernières semaines. Elle voit que Louis m'aime, et elle, elle

aime Louis. C'est la raison pour laquelle il se tait. Il ignore tout de mes sentiments. Elle lui a laissé voir tout des siens... Il a pitié d'elle, et sans doute aussi, il pense que s'il me demande ma main, elle se jettera en travers... Et moi qui me suis confiée à elle, moi qui l'ai chargée de ce message!... C'est préférable ainsi. Je saurai à quoi m'en tenir. Ah! S'il m'aime, je ne me laisserai pas prendre mon bonheur. Et il m'aime! il m'aime!...

La jeune femme s'était répété ce mot passionnément, afin d'en redoubler l'évidence. Son âme tourmentée s'y était fixée, comme à un point solide, où trouver un appui et de la force, quand après deux heures de ces méditations contradictoires, où tour à tour elle avait incriminé et innocenté sa sœur, l'automobile s'arrêta enfin à l'entrée de la maison qu'elle habitait. C'était une grande bâtisse *palatiale*, pour employer le vocabulaire barbare d'aujourd'hui, à l'angle de l'avenue des Champs-Élysées et d'une des rues qui la coupent. Mme de Méris occupait dans ce caravansérail un vaste appartement d'une installation intensément moderne, — un peu par esprit d'opposition au petit hôtel intime de Madeleine. Elle demeura étonnée de voir stationner devant sa porte un coupé à caisson jaune attelé de deux petits chevaux, l'un blanc et l'autre noir. Elle reconnaissait la voiture de louage dont son beau-frère se servait pour ses visites :

— « Tiens, » se dit-elle, « Liébaut a un malade dans ma maison? » Puis aussitôt : « A moins qu'il ne soit chez moi... Chez moi? Pour quel motif, lui qui ne vient pas me voir deux fois par an?... » Après ses réflexions de tout à l'heure, une explication de cette visite irrégulière s'offrit à elle, qui lui fit battre le cœur, tandis que l'ascenseur, trop lent à son gré, l'emportait vers son troisième étage : « Se douterait-il de quelque chose?... Mais de quoi?... »

Le médecin était chez sa belle-sœur en effet. Il l'attendait dans une espèce de boudoir dont le seul aspect faisait un contraste significatif avec le coin si privé, si individuel, où, deux heures auparavant, Madeleine recevait Agathe. Ce petit salon de l'ainée aurait suffi à dénoncer les côtés tendus, guindés, et, pour tout dire, prétentieux de sa nature. Cette pièce, où elle se tenait cependant beaucoup, avait l'impersonnalité d'un décor. Mme de Méris avait essayé d'en faire une copie, strictement classique, d'une chambre du dix-huitième siècle. Elle avait obtenu un ensemble si visiblement composé qu'il en était froid, artificiel, et surtout, ce n'était pas *son salon*. Sa grâce un peu raide y était trop déplacée, et non moins déplacée à cette minute la physionomie du docteur François Liébaut, qui, professionnellement vêtu de la redingote noire, allait et venait parmi ces étoffes et ces meubles clairs. C'était, on l'a déjà dit, un homme

de quarante et quelques années, vieilli avant l'âge. Il avait trop peiné, dans ces conditions de détestable hygiène où vivent nécessairement les médecins lorsqu'ils cumulent les labeurs de la clientèle et des recherches personnelles. Son teint brouillé où dominaient les nuances jaunes révélait la funeste habitude des repas pris vite et irrégulièrement entre deux consultations. Sa tête penchée en avant racontait une autre habitude, et non moins funeste, celle des longues séances à son bureau le soir, quand, la journée du praticien à peine finie, celle du savant commençait. Les personnes qui s'intéressent à cet ordre de questions connaissent son beau traité des *Cachexies*, où se trouvent exposées des théories neuves, notamment sur ces deux redoutables maladies des capsules surrénales et du corps thyroïde qui conservent une gloire funèbre aux noms d'Addison, de Basedow et de Graves. Le caractère très spécial des études du mari de Madeleine suffit à expliquer comment la jeune femme, toute intelligente et toute dévouée qu'elle fût, n'avait pu s'y intéresser véritablement. Elle avait beau être une créature très délicate, très souple, et, par conséquent, très disposée à modeler ses goûts sur ceux de l'homme distingué qu'elle avait épousé, son imagination avait été incapable de le suivre dans des analyses si austères, si répugnantes par certains points à une sensibilité neuve et fine. Elle avait vu

travailler François en l'admirant de son inlassable patience. Elle avait aussi admiré son dévouement envers ses malades, les noblesses de son désintéressement, mais tout le domaine technique où son mari vivait en pensée lui était resté fermé, et depuis quelque temps hostile. C'est le danger qui menace les ménages des hommes trop profondément enfoncés dans des recherches d'un ordre trop abstrait. Quand ils ont épousé une femme très simple, elle se résigne à jouer auprès d'eux le rôle de la Marthe de l'Écriture : « Elle allait s'empresant aux divers soins du service. » Mais il arrive que cette Marthe, une fois sa besogne finie, voudrait devenir Marie, celle qui « s'asseyait aux pieds du Seigneur, pour écouter sa parole » et qu'elle est malheureuse de ne le pouvoir pas ! Plus simplement et sans métaphores, Madeleine Liébaud était de celles qui, pour être tout à fait heureuses dans le mariage, ont le besoin d'une union absolue, totale, des cœurs et aussi des esprits. Faute de cette union, inconciliable avec un pareil métier et de pareilles recherches, elle s'était très tôt sentie un peu solitaire, même entre ses deux enfants, et auprès de ce compagnon qui dépensait toute son intelligence à écrire des pages emplies de ces « cas » abominables, enchantement des cliniciens. Quelques-uns de ces « cas » étaient quelque chose de plus pour la mère. On se rappelle que sa petite fille avait souffert, à la suite

de rhumatismes, d'une légère atteinte de chorée, guérie par les eaux de Ragatz. Or, un des chapitres du grand ouvrage de son mari portait ce titre dont le seul énoncé poursuivait Madeleine d'une cruelle menace : *Des rapports de la Chorée et de la maladie de Basedow*. Elle avait cherché ces pages dans la bibliothèque du médecin, poussée par cette torturante curiosité du pronostic que connaissent trop tous ceux qui ont vu souffrir un être aimé sans bien comprendre son mal. Les sentiments de la mère à l'égard de la Science de son mari étaient depuis lors très complexes : elle éprouvait une reconnaissance anticipée pour l'habileté avec laquelle le médecin soignerait lent fille si jamais ce funeste présage se réalisait. Elle en voulait à cette Science du frisson où une pareille appréhension la jetait. C'étaient ces impressions qui l'avaient préparée, inconsciemment, à subir la nostalgie d'une autre existence, auprès d'un autre homme. La rencontre aux eaux avec l'héroïque officier d'Afrique avait soudain donné une forme à ses rêves. Elle s'était juré que personne au monde ne devinerait l'éveil en elle d'un émoi qui faisait horreur à ses scrupules. Hélas ! Elle avait été devinée par celui à qui elle aurait le plus passionnément désiré cacher la blessure soudain ouverte au plus secret de son cœur, François Liébaut lui-même, et le mari malheureux allait initier à sa découverte cette sœur dont

la perspicacité jalouse avait déjà tant effrayé Agathe.

Quand Agathe entra dans le salon, son premier regard lui apprit ce qu'elle avait pressenti : la visite de son beau-frère annonçait un événement extraordinaire. Lequel ? Le visage du médecin, grave d'habitude, mais d'une gravité distraite et vague, celle de l'homme qui suit ses idées, était comme tendu, comme contracté par un rongement de soucis. En même temps, l'émotion de l'entretien qu'il se préparait à provoquer avec la sœur de sa femme lui donnait une inquiétude dont la fièvre se reconnaissait à ses moindres mouvements. Ses doigts se crispaient sur le dos des meubles, autour des bibelots qu'il prenait et reposait sans les voir. Ses paupières battaient sur ses yeux qui n'osèrent pas d'abord se fixer sur son interlocutrice. La conversation à peine engagée, ce fut au contraire, de sa part, cette ardente, cette prenante inquisition des prunelles, qui ne veulent pas laisser échapper le plus petit signe, dans leur avidité de savoir... De savoir ? Mais quoi ? Obsédée elle-même par les pensées que l'entrevue de cette après-midi lui avait infligées, comment Agathe n'eût-elle pas aussitôt soupçonné la vérité ? Son beau-frère était venu chez elle, avec le projet de lui parler des relations de Madeleine et de Brissonnet. Pour lui non plus, ces relations n'étaient donc pas claires?... La

curiosité d'apprendre si elle avait deviné juste, était si forte aussi chez la jeune veuve qu'elle se sentit trembler, et, dans l'incapacité de cacher son énervement, elle feignit une inquiétude bien différente de celle qui la poignait réellement :

— « Comme vous semblez troublé, François!... » demanda-t-elle en allant droit à lui, et lui prenant la main : « Qu'y a-t-il?... Ma sœur n'est pas plus souffrante?... Je l'ai quittée un peu fatiguée... Ce n'est pas cela? Non... Il n'est rien arrivé à Georges et à Charlotte, au moins?... Mais parlez, parlez... »

— « Calmez-vous, ma chère Agathe », dit Liébaut. L'instinct du métier venait de lui faire prendre, à lui, si profondément remué de son côté, le ton qu'il aurait eu au chevet d'un malade en proie à une surexcitation nerveuse. « Non », continua-t-il d'une voix qui s'émuait à son tour, « il n'est rien arrivé à personne, heureusement... Pourtant vous avez raison, c'est à cause de Madeleine que je suis ici. C'est d'elle que je suis venu vous parler... »

Mme de Méris n'avait jamais approuvé, on ne l'ignore pas, le mariage de sa cadette, et le bonheur apparent de cette union bourgeoise n'avait pas contribué à diminuer cette antipathie. Aussi ne s'était-elle jamais donné la peine d'étudier ce beau-frère dont elle rougissait un peu, malgré sa haute valeur. Là encore, la grande loi de la mé-

sintelligence familiale par idée préalable avait accompli son œuvre. Madeleine avait jugé Liébaut, une fois pour toutes, et condamné. Elle s'était formé de lui l'image d'un très honnête personnage, et très ennuyeux, supérieur sans doute dans son métier, mais absorbé dans des travaux qui ne l'intéressaient, elle, en aucune manière, et absolument dépourvu de toute conversation. Qu'il eût pu plaire à sa cadette, elle avait, dès le premier jour, déclaré ne pas le comprendre, et sa malveillance à l'égard de cette sœur secrètement jalouée avait trouvé là une occasion unique de s'exercer, sous la couleur d'une généreuse pitié. Elle ne soupçonnait pas que cet homme, silencieux et modeste, volontiers effacé dans le monde, avait une délicatesse presque morbide d'impressions. François Liébaut était un de ces sensitifs qui perçoivent les moindres nuances, qu'un air de froideur surpris chez un de leurs proches paralyse, qui souffrent de la plus légère marque d'indifférence. Cette exquise susceptibilité du cœur ne semble guère conciliable avec les dures disciplines de l'Hôpital et de l'École Pratique. Elle existe pourtant chez quelques médecins, et, comme il arrive quand il y a une antithèse radicale entre les exigences de la position et les prédispositions natives, celles-là exaspèrent celles-ci au lieu de les guérir. Le mari de Madeleine appartenait à cette espèce très rare, et si aisément mé-